

Dimanche 31 janvier 2016
Sexagesimae
Hébreux 4, 12-13
Les différents terrains

La parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'une épée quelconque à deux tranchants, pénétrante jusqu'à partager âme et esprit, jointures et moelles ; elle juge les sentiments et les pensées du cœur. Nulle créature n'est cachée devant lui, mais tout est à nu et à découvert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte.

Je ne sais pas comment vous vous sentez en entendant ces paroles... Moi, je replonge plus de quarante ans en arrière, et j'entends ma grand-mère. Je l'entends me parler de Dieu, de son Dieu, qui occupait une place certaine dans sa vie de tous les jours. Je ne peux pas dire qui était précisément ce Dieu pour elle ; mais l'empreinte qu'elle a laissée en moi, c'est bien celle de ce Dieu qui voit tout. C'est de lui qu'elle m'a parlé, assez souvent, ou de façon assez marquante en tous cas. Ce Dieu qui voit tout, à qui on ne peut rien cacher, devant qui on ne peut pas se cacher, rien dissimuler, pas tricher... et ce Dieu, dans mon imaginaire, s'est parfaitement superposé avec celui dont nous parle *aussi* la Bible : celui qui juge, celui qui châtie.

Nos deux versets de l'épître aux Hébreux réveillent en moi ces sentiments. Alors, je me fais tout petit... je fais le dos rond... parce qu'au fond de moi... j'ai peur. Ça ne vous fait pas peur, à vous, un tranchant supérieur à celui de la plus acérée des lames ? Moi, si !

Peur, parce que je sais que je ne suis rien devant cette lame qui pénètre, sonde, tranche dans le vif ; peur, parce que je sais qu'elle m'aura déchiété avant d'avoir pu trouver en moi trace de ce qui plaît à Dieu ; peur, parce que les sentiments et les pensées du cœur ne résistent pas même à mon propre jugement - alors, à plus forte raison pas à celui de Dieu ; peur, parce que me sentir nu est le pire des cauchemars que j'ai faits dans mes nuits d'enfant... et d'adulte !

Oui, ces versets éveillent en moi de la peur. Une peur personnelle d'abord ; et puis une autre peur aussi : la peur qu'on puisse exploiter la peur des gens et qu'on se serve de la Bible pour justifier cela... au nom de Dieu, au nom de sa Parole et de son jugement ; et, vous le savez comme moi : il n'y a pas de meilleur moyen de mettre la main sur quelqu'un, de l'asservir, que de parler à sa peur. De l'Église du Moyen-Âge jusqu'à certains mouvements extrémistes aujourd'hui, c'est comme cela qu'on a tenu les gens : par la peur d'un Dieu dont certains seraient les seuls interprètes ici-bas. Des gourous, qui prendraient ainsi d'autant plus facilement le pouvoir sur des gens que ceux-ci seraient fragilisés, en recherche... ou simplement peu sûrs d'eux-mêmes devant *ce qu'ordonnent de nous les saintes volontés* de Dieu, comme nous venons de le chanter.

J'ai une peur certaine qui s'éveille en moi, à entendre ces paroles ; mais je ne supporte pas qu'on puisse s'en servir pour faire peur à d'autres !

Parce que je me rappelle encore ma grand-mère ; si elle m'a laissé cette empreinte au fond de moi, elle m'a aussi - et tellement plus, même - parlé du « *bon Dieu* » ; avec toutes les images bibliques usuelles, celle du bon berger étant probablement la plus marquante pour le petit garçon que j'étais.

Et il m'en vient d'autres, des images bibliques ; qui me montrent ce Dieu *bon*, en parlant justement de sa parole ; de sa parole vivante et efficace. L'image du Dieu semeur, qui sème sa parole inconditionnellement, sans s'être préalablement assuré d'un rendement minimum garanti ; l'image de la parole de Dieu dont la parole de grâce reçue tout à l'heure (És. 55) nous dit qu'elle tombe comme la pluie et s'évapore, mais pas sans avoir arrosé et rendu féconde la terre ensemencée ; l'image que donne Jérémie, de la parole de Dieu qui est comme un marteau qui brise le rocher ; l'image utilisée par certains psaumes pour qui la parole de Dieu fait fondre la glace, ou est un vent qui fait couler les eaux.

Des images qui me disent que là où Dieu parle, rien ne reste figé.

Des images bibliques qui soulignent, appuient, et font vivre la confiance en Dieu que ma grand-mère a essayé de me transmettre : Dieu *est* bon, et il ne veut pas pour moi que je reste figé. Pas même, et surtout pas dans ma peur.

Alors je m'en vais de ce pas, fort de cette confiance vivante, je m'en vais « revisiter » les images effrayantes de notre texte : celle du tranchant de la lame et celle de ma nudité devant Dieu.

Et je découvre, je redécouvre – et ça me fait sortir de la sclérose, de la paralysie, de l'engourdissement, de la torpeur... de ma peur – je découvre, je redécouvre ce qu'est ma nudité devant Dieu. Je suis nu devant lui comme Adam avant la chute ; je suis nu devant lui comme j'étais nu au jour de ma naissance. Je suis nu devant lui, qui me connaît et m'aime. C'est la nudité de la révélation de moi à moi-même. Rien à voir avec l'humiliation d'être mis à nu devant le regard de mes semblables.

Et je découvre, je redécouvre – et ça me fait sortir de la sclérose, de la paralysie, de l'engourdissement, de la torpeur... de ma peur –

je découvre, je redécouvre ce qu'est ce tranchant que Dieu pointe vers mon existence. C'est le tranchant du bistouri qui coupe avec précision pour exciser toute tumeur qui s'est greffée à moi mais qui n'est pas moi. Pour le dire avec une image qui va bien en ces jours carnavalesques : c'est le tranchant qui va jusqu'à séparer mon vrai visage de mon masque, cette seconde peau qui me défigure - tout en m'arrangeant, bien des fois ! Le tranchant précis de la révélation de moi à moi-même. Rien à voir avec les flèches acérées et les jugements tranchés de mes semblables.

La révélation de moi à moi-même... je découvre, je redécouvre que c'est cela le projet de Dieu pour moi ; je découvre, je redécouvre que c'est cela, la puissance et l'efficacité de sa parole qu'il m'adresse.

Et maintenant je peux vivre, je peux revivre. Parce que je ne suis plus coincé dans l'opposition stérile, dans ce grand écart périlleux entre Dieu qui juge et Dieu qui aime, entre la peur et la confiance.

Oh ! Je crois que ce n'est pas gagné... que ce n'est jamais gagné. De cet équilibre sur mon filin où je côtoie et la peur et la confiance, où je ne peux fermer les yeux ni sur l'une ni sur l'autre, de cet équilibre j'ai tôt fait de retomber dans l'écartèlement entre les deux.

La clé, le balancier qui me permettra de prendre au sérieux la peur sans m'y paumer et de vivre la confiance sans m'y pâmer, le balancier, c'est la parole de Dieu. Et faire bon usage de ce balancier, pour garder l'équilibre, c'est toujours, encore et à nouveau écouter cette parole... vivante, puissante, efficace... qui veut me faire vivre.

Alors, du Dieu qui me fait vivre, peut-être mes petits-enfants garderont ils en eux cette empreinte-là. Amen.

Marc Muller, Hunsbach

Suggestion

Prendre Esaïe 55 comme parole de grâce

Cantiques

Avant la prédication : Alléluia 22-04 : Oh ! Parle-moi, Seigneur

Après la prédication : Alléluia 22-01 : Ô Dieu, tu es fidèle

Prière (qui n'est pas à proprement parler une intercession et dont je ne sais plus l'origine – *Traces Vives, peut-être ?*)

Là où nous sommes tentés de nous replier sur nos peurs, nos habitudes, nos territoires, nos identités crispées, nos réponses toutes faites, ouvre-nous à l'appel de celles et ceux qui te cherchent, parfois sans savoir ton nom, celles et ceux qui attendent et qui crient dans nos nuits.

Là où nous rêvons d'une communication organisée et programmée, ouvre-nous aux occasions et aux rencontres qui nous sont données, afin d'annoncer dans l'ordinaire du quotidien l'extraordinaire de ta grâce.

Quand nous voudrions imposer ta Parole, quand nous nous voulons efficaces et importants, mets nos pas dans ceux du Christ le serviteur.

Quand nous nous sentons démunis, faibles et découragés, mets en nos cœurs la confiance qui vient de toi et ouvre les prisons où nous sommes enfermés.

Et surtout Seigneur, donne-nous la prière... et quand nous n'avons plus les mots pour la dire, garde vive en nos mémoire celle que le Christ nous a laissée et que nous te disons ensemble : Notre père...